



**HAL**  
open science

# La jolie syntaxe culiolienne : de la complexité des agencements de marqueurs à la continuité des façonnages de formes

Sarah de Vogüé

► **To cite this version:**

Sarah de Vogüé. La jolie syntaxe culiolienne : de la complexité des agencements de marqueurs à la continuité des façonnages de formes. R. Nita; S. Hanote. Opérations prédicatives et énonciatives, corpus et contrastivité. Hommage à Hélène Chuquet et Jean Chuquet, Presses universitaires de Rennes, 2021, Rivages linguistiques. hal-03565725

**HAL Id: hal-03565725**

**<https://hal.science/hal-03565725v1>**

Submitted on 11 Feb 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sarah de Vogüé  
Laboratoire Modyco CNRS & Université Paris Ouest Nanterre La Défense

*La jolie syntaxe culiolienne : de la complexité des agencements de marqueurs à la  
continuité des façonnages de formes<sup>1</sup>*

Résumé

On s'intéresse aux évolutions récentes de la théorie développée par Antoine Culioli. On soutient que le modèle élaboré est un modèle syntaxique, dont la particularité est de prendre en compte le détail des formes les plus grammaticales et les plus figées, et de rejeter la séparation avec la sémantique. On met en évidence une méthode singulière (données isolées, déploiement de relations, développement de familles paraphrastiques, recherche d'inacceptables, raisonnements par représentations en graphes). On donne quelques caractéristiques du modèle : une syntaxe non pas régulatrice mais foisonnante ; un travail incessant et silencieux de mises en relation ; des figements informant des dynamiques énonciatives ; une topologie vectorielle induisant des effets de bascule entre valeurs ; un travail énonciatif ressortissant à des gestes mentaux.

This paper presents recent evolutions of the theory of language developed by Antoine Culioli. It is claimed that the model designed is a model for syntax, though accounting for idiomatic details first, and refusing any separation from semantics. The method of investigation is also showed to be particular (isolation single utterances instead of massive data, connection to networks of related utterances, production of large paraphrastic families, search for unacceptable sequences, modelisation through graph representations). Different characteristics of the model are emphasized : a syntax more prolific than regulated, with continuous development of silent interconnections between the items connected ; manifold collocations inducing enunciative dynamics ; a vectorial topology inducing constant shifts of values ; enunciative work pertained to sets of mental gestures.

--

Culioli, pour ceux qui ont pu travailler dans son sillage, c'est une théorie, un modèle, mais c'est d'abord un type de questionnements, un rapport aux données, des trouvailles. Et c'est aussi un souci, parce que modèle et questionnements sont difficiles à suivre. Un souci qui peut tourner au rejet, quand on a trop souvent été déçu par l'aride, par un apparent désinvolte, par un manifestement complexe, par un forcément confus. Mais derrière le rejet parfois ou le renoncement aussi, je veux croire que demeure, caché mais prêt à être réveillé, ce besoin de comprendre, ou plutôt d'arriver à suivre, le mouvement de pensée qui peut être celui de Culioli.

---

<sup>1</sup> Je remercie ici les organisatrices qui m'ont invitée à participer à ces journées et en particulier à la demi-journée en l'honneur de Jean Chuquet. De loin, comme un ami que l'on voit de loin en loin, Jean Chuquet veille un peu sur moi. Et ce qui m'a rapproché de lui, c'est Culioli. C'est donc de Culioli que je voudrais continuer de parler avec lui.

Comme on l'a rappelé à plusieurs occasions dans ces journées, Poitiers a été un haut lieu des travaux qui ont pu s'élaborer autour de la théorie culiolienne. Et Jean et Hélène Chuquet ont été des compagnons déterminés de cette aventure de la pensée. Au moment où ils ont quitté l'université, il est important de prendre la mesure de ce qui a fait cette aventure et de ce qui la rend encore d'actualité, suffisamment d'actualité pour pouvoir continuer, ici, à Poitiers, dans les institutions qu'ils ont animées et qui sont ce qu'elles sont notamment parce que Jean et Hélène Chuquet étaient des compagnons déterminés de l'aventure culiolienne.

Pour ma part, après trois ans à étudier la linguistique en m'ennuyant passablement (de cet ennui dont parle Milner dans *Introduction à une science du langage*, un ennui qui serait de son point de vue consubstantiel à la science du langage), il y a eu la lecture du premier article sur *bien* (Culioli 1990[1978]), avec ces données formidables, depuis *\*Tu boirais bien un verre* jusqu'à *On achève bien les chevaux*. Je me suis dit que c'était là que les questions se jouaient concernant le langage. Cela ne voulait pas dire que je comprenais grand chose, mais il y avait cette découverte des effets qui peuvent être ceux des mots et de leurs agencements, quand on sort d'une perspective classificatoire et que l'on tente de restituer les paramètres de ce qui dans les énoncés s'opère. Une découverte qui mérite qu'ensuite, à jamais, on travaille dans la compagnie de Culioli et sur ces questions-là.

Ces dernières années, après que son séminaire a été terminé, Culioli a donné quatre séries de conférences<sup>2</sup>. On y retrouve des éléments de ce qui a pu être publié avant, on y retrouve sans doute beaucoup de ce qui se disait dans son séminaire, une partie se retrouve dans les derniers articles publiés ; mais en même temps il me semble que quelque chose est devenu très différent. Suffisamment pour qu'on puisse avoir le besoin, quand on est culiolien, de réfléchir sur ce qui se trouve là au travail, au travers de concepts souvent nouveaux – concepts de façonnage, d'étalement, de clôture, de rare, de lure, de graphe.

### 1) La syntaxe culiolienne

Le point de vue que je voudrais d'abord défendre est que Culioli fait de la syntaxe, qu'il en a toujours fait, et singulièrement dans ces quatre années de conférences. On voit que la thèse est de l'ordre de l'évidence pour Jean Chuquet qui a toujours fait de la syntaxe lui-même, au point que la demi-journée qui lui est consacrée dans ces journées d'hommage s'intitule *Syntaxe et énonciation*. Elle est relativement évidente pour les anglicistes en général, et sans doute aussi pour tous les linguistes qui ont pu utiliser le modèle culiolien pour décrire d'autres langues que le français : pour toutes ces langues, dès lors qu'il s'agit de les décrire, il faut bien ce faisant décrire leur syntaxe. Elle l'est beaucoup moins pour ceux qui s'inscrivent dans le champ de la linguistique française, champ dans lequel les culoliens seront volontiers cantonnés dans le champ de la sémantique, parfois de la lexicologie, ou de la « linguistique de l'énonciation » loin de la syntaxe.

Plus spécifiquement, le point de vue que je voudrais défendre est que cette syntaxe qu'il déploie, singulièrement dans les conférences de ces quatre années, constitue ce que je propose de décrire comme une jolie syntaxe. Les formes dont il est question sont jolies, plus jolies que dans d'autres théories, parce qu'elles sont chacune ciselée (plus ciselée que les données en masse que les syntaxes des grands corpus parcourent, classifient et quantifient), chacune singulière (au lieu qu'elles instancient des principes réguliers de structuration opérant sur des classes de mots comme dans les syntaxes modélisantes) et toutes joliment construites : en qualifiant et appréciant leur construction, on se démarque d'autres conceptions qui privilégient aussi les formes singulières, mais qui les associent à de simples effets de figement dont le sens aurait émergé de l'extérieur par convention d'usage ou à raison d'un usage fréquent dans un contexte qui serait associé à ce sens<sup>3</sup> ; les jolies constructions de cette jolie syntaxe sont construites de l'intérieur, à partir des éléments qui les composent et de la façon particulière dont ces éléments sont agencés. En ce sens elles sont motivées, non pas seulement

---

<sup>2</sup> Ces conférences ont été enregistrées, on pourra sans doute un jour disposer de l'intégralité des transcriptions.

<sup>3</sup> On pense là aux grammaires de constructions, ou du moins à celles qui ne voient pas de motivation interne aux constructions singulières qu'elles examinent (voir Goldberg 2006 pour une discussion des variations entre grammaires de construction).

parce qu'elles font sens, non pas seulement par quelque corrélation statistique avec des configurations contextuelles extérieures<sup>4</sup>, non par quelque convention, mais par ces éléments et ces agencements qui les constituent. Et elles sont motivées surtout pour les locuteurs qui les emploient et les entendent : des locuteurs qui loin d'appliquer des conventions, loin d'être les dépositaires passifs de lois statistiques qui les détermineraient, modèlent leur langue, la travaillent, ou du moins entendent bien ce qui la travaille. Ces locuteurs sont de fait détenteurs de ce que Damourette et Pichon déjà avaient identifié et nommé « sentiment de la langue »<sup>5</sup>, un sentiment qui permet d'interpréter les formes, qui permet de les agencer à souhait. C'est ce sentiment que les locuteurs mettent en pratique au travers des formes qu'ils agencent ou entendent. Et c'est lui qui fait que ces formes puissent être tenues pour jolies : jolies parce que joliment tournées – parce que « tournées » justement, comme à la main<sup>6</sup>. On va voir que Culioli parle de façonnage quand il les décrit. La syntaxe est jolie parce qu'elle procède de façonnages et de déploiements qui donnent aux énoncés et aux portions d'énoncés tout à la fois leur forme et leur sens. On est loin des statistiques, loin des règles, loin des classes : on a une syntaxe ciselée. Et la tâche du linguiste est d'arriver à l'apprécier, à la valeur qui est la sienne, et donc d'en restituer valeurs et effets. Dans la perspective culiolienne, le locuteur est celui qui sait et est celui qui façonne. Même lorsque ce savoir est pour l'essentiel non conscient, c'est ce savoir qu'il s'agit de faire émerger, et c'est lui que l'on interroge. C'est la raison pour laquelle on ne se contente pas de demander au locuteur des jugements d'acceptabilité, on lui demande aussi gloses et explicitations. Et c'est la raison pour laquelle

---

<sup>4</sup> S'il y a corrélation avec un type de configuration contextuelle, elle joue en sens inverse, le type de configuration n'étant pas ce qui fonde la construction, mais étant seulement la manifestation concrète de ce que la construction opère. Voir les travaux d'Evelyne Saunier (soumis) sur les constructions *mettre* Durée à Inf / *mettre* Durée pour Inf, dont la valeur propre se mesure à ce qu'elle appelle un profil de modalités établi à partir de corrélations observées dans les corpus : on rend compte de ce profil statistiquement établi par le fonctionnement propre du verbe *mettre* (par rapport à *passer* et *prendre*) et des prépositions *à* et *pour*, au lieu de rendre compte de la valeur des constructions par ces corrélations. Quelle que soit la façon dont elles établissent la fréquence d'une construction (fréquence empirique statistiquement mesurée, ou fréquence ressentie ; fréquence d'emploi de la construction ou fréquence des configurations contextuelles dans lesquelles elle se réalise : voir Désagulier 2015), les grammaires de constructions considèrent à l'inverse que la construction est un effet de cette fréquence, celle-ci fondant à la fois son ancrage cognitif et la ou les valeurs qui lui sont attachées.

<sup>5</sup> Cf Damourette et Pichon (1927), parlant du sentiment linguistique des Hellènes, qui savaient la différence entre les deux marques de négation de leur langue - *ou* et *me* - quelles que soient les considérations logiques qu'ils pouvaient connaître aussi sur la négation. Un sentiment linguistique qui n'a rien à voir avec celui dont parle par exemple Siouffi (2007), qu'il décrit comme une « relation subjective qu'un locuteur éprouve avec une langue » (§11), « rapport sensible, corporel, esthétique (dans son sens le plus ordinaire) à des formes que nous n'inventons pas » (ibidem). Chez Damourette et Pichon, le sentiment linguistique n'est pas un construit culturel portant sur les langues : il est ce qui est à l'œuvre aussi bien dans la production de l'énoncé que dans sa réception ; il est ce que les locuteurs mobilisent quand ils parlent, ce grâce à quoi ils arrivent à peu près à dire ce qu'ils s'essaient à dire ; il est au cœur de ce que Chomsky a appelé compétence ; sans doute est-il pour l'essentiel non conscient au sens où la compétence dont parle Chomsky est un savoir non conscient (un savoir que tout locuteur possède sans pour autant savoir de quoi ce savoir est fait), mais il n'en constitue pas moins ce qui confère aux formes leurs valeurs - valeurs que les linguistes cherchent à déterminer, mais que les locuteurs connaissent (sans savoir qu'ils les connaissent), et que les locuteurs mobilisent, quand ils emploient et comprennent les formes en question.

<sup>6</sup> Par opposition au beau en tant que transcendant la dimension humaine, le joli implique l'appréciation d'une forme et de ses motivations (*un joli coup*), implique donc des formes ressortissant à quelque finalité et l'atteignant, implique un geste mené en quelque sorte rondement, et implique une reconnaissance de ces motivations et du rondement de la réalisation - reconnaissance par un pair. En l'occurrence le joli suppose que le syntacticien linguiste résonne avec le locuteur syntacticien. Il suppose un sentiment linguistique partagé, tout le contraire de ce qui serait d'un côté un savoir savant, et de l'autre une culture profane : du côté du locuteur une compétence développée et fine, du côté du linguiste le geste émerveillé reconnaissant le geste (joli) que le locuteur a développé (voir l'émerveillement dont parle Culioli 2008:126).

aussi le travail du linguiste est d'arriver à entendre ce sentiment de la langue du locuteur, à l'éprouver, à le partager<sup>7</sup>.

Que la syntaxe culiolienne soit sinon jolie du moins particulière se manifeste notamment au travers des types de données sur lesquelles elle travaille depuis *Non, mais des fois !* (Culioli 1999b[1998]) jusqu'au *Point trop n'en faut* étudié dans les dernières conférences : des formes non seulement figées mais étrangement isolées, quand la syntaxe s'intéresse généralement soit à des régularités, soit à des répertoires de figements. Les articles de Culioli ont pu donner le sentiment de travailler des mots un à un (*bien, quelque, donc*<sup>8</sup> par exemple), puis des énoncés un à un, au demeurant relativement figés (*Je veux !* Culioli 2002 ; *Heureusement !* Culioli 2001a ; *J'allais me laisser faire, peut-être !* Culioli 2001b ; *Non mais des fois*). Parfois, quand ils généralisent, ils passent alors d'un mot à l'autre, éventuellement d'une langue à l'autre (par exemple dans Culioli 1997, ou 2001b:114), mais en restant toujours sur des mots singuliers, montrant entre eux des parentés, par delà une singularité de fait – et par delà la mobilisation dans chacun d'entre eux de l'activité de langage dans sa complexité.

Il arrive certes que soient travaillés des dispositifs plus réguliers, notamment des exclamatives (1999b[1992]), ou diverses formes de thématization (1999a[1982]:104-105), ou diverses formes de passivation (1999a[1982]:113 ; 1990[1987]:15-16). La façon dont elles sont présentées est cependant aussi tout à fait particulière : au lieu de simplement s'intéresser à une tournure, c'est plutôt les variations dont ces tournures font l'objet qui sont analysées lorsqu'elles s'enchaînent, se multiplient, se nouent ou se retournent. On retrouve là tout le travail que Culioli effectue sur ce qu'il appelle familles paraphrastiques : des familles plutôt que des classes, de la profusion plutôt que du classement ; des familles dont il est dit qu'elles sont en nombre indéfini (« à partir de la centième je lasse » annonce-t-il dans Culioli 2000). Dès le texte de 1999a[1982], on voit bien que c'est cette prolifération qui intéresse Culioli, la syntaxe apparaissant plus comme le lieu d'une dérégulation que d'une régulation : à partir d'une relation prédicative donnée, c'est la syntaxe qui va jouer à déformer et reconstruire ce que cette relation régule<sup>9</sup>. De même, dans les travaux plus récents, c'est surtout la façon dont ces tournures s'enchaînent et se retournent qui est la question examinée : ainsi quand on parcourt :

- (1) qu'est-ce qu'il crie ? / !
- (1') que crie-t-il ?
- (1'') qu'est-ce qu'il peut pas crier !
- (1''') qu'est-ce qu'il a à crier comme ça ? / !

avec des valeurs qui oscillent entre question (1, 1' et 1''') et exclamation (1, 1'', 1'''), et qui en outre passent du degré à l'objet (1, 1''), et à la cause (1''').

---

<sup>7</sup> Travaillant sur sa propre langue, il faudra que le linguiste arrive à entendre le sentiment linguistique qu'il possède en tant que locuteur, un sentiment qu'il possède mais dont il ne sait pas de quoi il est fait. Travaillant sur les langues des autres, il faudra qu'il arrive à entendre le sentiment de ces locuteurs, sentiment qu'ils ont pour l'essentiel à leur insu, et qu'il faut donc qu'il arrive à faire émerger.

<sup>8</sup> Voir Culioli (1990[1978]) ; (1999b[1982]) ; (1990[1989]).

<sup>9</sup> La syntaxe ne va pas réguler le mode de constitution des énoncés, au contraire : la syntaxe est le lieu du foisonnement, un lieu de dérégulation et de foisonnement, et non de cadrage des formes linguistiques. Sur cette position, qui est très différente de celle de beaucoup de syntacticiens, voir de Vogüé (2012).

Autre point de particularité, à côté de cette syntaxe de la prolifération, Culioli revendique aussi un souci du détail microscopique, prétendant prendre pour objet dans les exemples ci-dessus chacun des *que*, des *est*, des *à*, des *ce* et des *ça* qui apparaissent, prétendant rendre compte de chacun des mots du *Non, mais des fois* et du *point trop n'en faut*, ou prétendant par exemple rendre compte du chassé-croisé des *en* et des *y* dans un carré comme :

(2) \*je n'y peux plus  
(2') je n'en peux plus

(2a) je n'y peux rien  
(2a') \*je n'en peux rien

Pour cette raison – cet engagement en direction des mots que d'aucuns décrivent comme des mots « vides » –, Culioli revendique (notamment dans Culioli 1999a[1982]:96) de pratiquer non pas seulement une syntaxe mais une « hypersyntaxe ».

Derrière le terme, il y a aussi l'idée d'une syntaxe élargie, touchant à tous les domaines et traversant toute la dimension du langage, tous les niveaux impliqués dans la production d'énoncés, depuis la morphologie jusqu'à la prosodie en passant par le lexique et l'ensemble du matériel grammatical, intégrant aussi sémantique et pragmatique, référence et prédication, embrayage et construction de l'intersubjectivité.

Loin d'une syntaxe qui se situerait en amont de l'énonciation, avant que s'ordonnent repérages et actes de langage, ce sont les formes syntaxiques dans le détail de leurs agencements qui s'ordonnent sur ce qui constitue le geste énonciatif. Syntaxe et énonciation coïncident, prises l'une et l'autre dans le même geste de construction de l'énoncé.

Loin d'une syntaxe qui serait séparée de la sémantique, l'hypersyntaxe est construction de sens. Sans doute cette construction est-elle en fait une reconstruction : en amont il y a ce que Culioli désigne comme le « niveau I » des constructions cognitives, que le « niveau II » des « agencements de marqueurs » ne fait qu'ajuster (voir Culioli (1990[1987]: 22-23)). Reste que la jolie syntaxe culiolienne est constructiviste, et elle l'est dans un sens bien différent de celui que retiennent les grammaires de constructions : dans un sens où le suffixe *-if/v-* est décisif. Il ne s'agit pas seulement de dire que les langues sont constituées de ces suites d'unités plus ou moins figées et plus ou moins singulières que sont les constructions des grammaires de constructions ; il s'agit de dire que les valeurs associées à ces suites sont des valeurs construites. Elles sont construites par les unités en jeu. Et c'est ce processus d'élaboration de valeurs qui est ce qui motive les suites en question. Si dans d'autres cadres théoriques (notamment les théories typologisantes) on a un répertoire général de valeurs dont on peut se demander comment chaque langue l'exprime, dans la perspective culiolienne, le sens s'élabore au travers des énoncés, et c'est ce qui ainsi s'élabore qu'il s'agit d'apprécier<sup>10</sup> : « La signification n'est donc pas véhiculée, mais (re)-construite. » (Culioli 1990[1987]: 26)

## 2) La syntaxe des formes

Les dernières conférences déploient ce même programme, mais elles se concentrent sur une question qui était moins présente auparavant : la façon dont des formes s'associent les unes aux autres pour engendrer un mouvement énonciatif.

---

<sup>10</sup> Au lieu que l'on cherche à voir comment on exprime la progressivité dans chaque langue, ou dans divers énoncés, ou comment s'exprime le passif, on procède dans la perspective culiolienne à l'inverse : on apprécie ce que telle configuration dans telle langue construit, et pour l'apprécier on le mesure à ce que cette configuration a d'invariant, que l'on retrouve sous d'autres formes, et avec d'autres valeurs, dans d'autres configurations et dans d'autres langues.

Il y avait eu des travaux sur des énoncés complets, depuis *Mon frère, son vélo, le guidon il est cassé*, jusqu'à *Je veux !*. Dans les dernières conférences, ce sont souvent des portions d'énoncés qui sont analysées, la question n'étant plus seulement de comprendre ce qui dans un énoncé s'opère, mais de comprendre comment des mots se combinent et ce que peut être l'effet de telles compositions.

Le nez sur les formes, au plus près de la syntaxe, quand simplement deux ou trois formes sont assemblées. Ce n'est plus une syntaxe de l'énoncé, mais d'emblée une syntaxe des formes ... des formes qui vont déterminer la forme et la valeur de l'énoncé. Si l'énonciation pouvait être jusque là le moteur de la syntaxe culiolienne, les formes sont maintenant aux commandes, déterminant le geste énonciatif. La syntaxe est devenue plus jolie encore, plus ciselée, plus syntaxe<sup>11</sup>.

De fait, c'est moins les termes de *marqueur* ou même de *trace* qui sont employés dans les conférences, que le terme *forme* : marqueurs et traces supposent un amont, ce qui est marqué, ce qui a une trace ; les formes, elles, sont l'objet du travail, elles se forment et se déforment, s'associent et se façonnent. Et c'est ce façonnage qui est le travail énonciatif : énonciation et syntaxe sont plus que jamais enchaînées l'une à l'autre.

C'est ce mouvement, des marqueurs vers les formes, que je voudrais essayer de reconstituer – de manière sans doute partielle (à partir des notes que j'ai pu prendre au fil de ces conférences), mais avec autant de précision que possible (en tentant de recouper les conférences les unes avec les autres, et avec les articles où s'énoncent des idées similaires)<sup>12</sup>.

#### **a) Une méthode :**

Dans ces conférences, une méthode est mise en œuvre et explicitée : une méthode qui formait sans doute déjà la carte de visite de l'approche culiolienne, mais qui se trouve ici déployée, et qui est révélatrice du rapport aux données linguistiques et de la façon dont elles sont analysées.

En premier lieu, il y a la méthode pour trouver les données : prendre « ce qui vient » (2008:113), le plus quotidien et le plus ordinaire ; « ne pas reculer par rapport à ce qui est parlé ». Ce qui donne *Je veux !* ou *si besoin est*, ou un *Ça !* prononcé sur un banc par une

---

<sup>11</sup> Si du moins l'on veut bien ne pas réduire la syntaxe aux seuls énoncés : voir les définitions de la syntaxe qui décideraient que celle-ci ne peut avoir pour objet qu'un niveau abstrait de la phrase. La syntaxe qui se profile ici est une syntaxe des agencements. Surtout, elle ne fait pas l'hypothèse de structures d'agencements valant généralement, indépendamment du matériel lexical en jeu. C'est une syntaxe du cas par cas. Non pas qu'elle n'intègre pas des modalités de structuration générales (on en verra un certain nombre ci-dessous). Mais on va voir qu'elle intègre aussi et d'abord, l'effet de structuration propre aux unités : ce que Benveniste (1966[1962]) a pu appeler leur force intégrative.

<sup>12</sup> Je procède par recoupements, et donc par collages. Un collage de citations ou de bribes de notes, c'est ce que je propose ici, et le lecteur patient devra faire avec des guillemets en chaînes. Ces guillemets sont cependant en suspens : je ne saurais garantir que ce sont effectivement des formulations que Culioli a employées dans ses conférences. La seule garantie que j'ai est celle du recouplement : souvent ces mêmes formulations ont été reprises, d'une conférence sur l'autre, ou aussi dans des articles rédigés peu avant. C'est dire qu'ici plus qu'ailleurs, dans ce rapport sur ces quatre ans de conférences, toutes les erreurs et toutes les confusions sont miennes : Culioli n'est en rien responsable de mes prises de notes, encore moins de mes recoupements, encore moins de mes mises en forme et de mes développements.

personne âgée parlant du temps. On est loin des grands corpus, tout se fait à l'oreille : entendre, noter un énoncé, une forme, une « donnée ténue » (2001a:284) et... l'apprécier.

A partir de là, la méthode pour avancer dans l'analyse de ces données, pour faire émerger ce qui s'y joue, consiste à « se compliquer la vie au fur à mesure » : il s'agit de « faire surgir des problèmes comme autant de fleurs qui s'épanouissent ». Pour cela trois façons d'opérer coexistent :

(i) la production de textes : on va « fabriquer du texte de manière à voir ce qui est pertinent ». Il s'agit d'exploiter cette relation d'affinité entre le locuteur et le linguiste pour se mettre à produire à son tour (« comme on se fait roseau, on se fait langage »<sup>13</sup>), mais il s'agit aussi de faire émerger ce qui apparaît dans la donnée, qui doit se déployer dans les textes et dans les réseaux qui s'y construisent entre formes parentes. Cela peut conduire à la rédaction de petits textes où les formes se combinent ou se répondent. Cela peut prendre une forme plus élémentaire, qui consiste à « faire des ajouts », pour établir des relations<sup>14</sup> (« puis des relations de relations ») : ainsi quand partant de l'inacceptable (3) *\*J'aime du pain*, on construit le bien plus acceptable (3') *J'aime du pain quand j'ai faim*, où une relation a été ajoutée (entre le pain et la faim). On va voir ci-dessous le rôle décisif joué par les relations dans le dispositif, un rôle qui explique ce type de manipulation.

(ii) la mise en relation avec d'autres formes, et c'est là que les familles paraphratiques jouent un rôle : d'une part des déformations de celle qui est analysée, comme en (1), d'autre part des formes en relation de synonymie partielle (par exemple *tant* et *tellement* dans (6) ci-dessous).

(iii) la recherche d'inacceptables, comme celui qui a été repris en (2), recherche qui reste un point essentiel de la méthodologie culiolienne<sup>15</sup>, quand tant d'autres théories ont fini par y renoncer pour rechercher plutôt les effets de fréquence.

Au travers de ces trois types de pratiques, il s'agit de « chercher à construire un problème » : construire « un ensemble problématique d'observations qui nous force à un travail théorique de représentation métalinguistique et de raisonnement. Ce travail lui-même nous conduit à découvrir d'autres phénomènes ; d'où un élargissement du champ des observables et une capacité croissante de généralisation » (Culioli 2001a:284).

« Comment à un moment donné se pose un problème qui fait que vous pouvez construire de nouveaux problèmes » : on va voir que ce travail d'élargissement est là encore en synergie avec l'élargissement censé être caractéristique du processus de parole lui-même. Il s'agit certes de rechercher des « représentations métalinguistiques permettant le raisonnement ». Mais ces représentations doivent elles aussi être entendues comme s'inscrivant dans un processus et dans une dynamique : il n'est pas question de se donner un métalangage, il s'agit de raisonner ; le métalangage est à construire « en même temps » que l'on cherche à résoudre le problème. Pour ce faire, il faut utiliser les graphes, qui ne sont pas totalement

---

<sup>13</sup> Voir aussi la même idée développée dans Culioli (2008:116).

<sup>14</sup> Voir aussi dans Culioli (2008 : 115), où il s'agit de ne pas se contenter « d'inventorier » des relations, mais de les construire.

<sup>15</sup> Voir aussi les exemples en rafale dans Culioli (2001a), notamment p. 282, avec *évidemment que* / *\*réellement que*, *\*vraiment que*, ou *naturellement que*, mais *\*normalement que*.



mathématisés, mais qui sont des mises en relation permettant de voir « comment cela fonctionne »<sup>16</sup>.

Le paradoxe est qu'on ne cherche pas ce faisant la fin et la raison des formes observées : il s'agit bien « d'étendre de manière à ce que cela ne s'arrête pas », chaque « étape en entraînant une autre ». Cela se justifie par des réflexions sur le métalangage, que l'on trouve à différents endroits dans les textes publiés, et qui tournent autour de la figure de l'oignon :

« Comme l'écrivait CS Peirce : « Essayer d'arracher les signes pour atteindre la véritable signification, c'est comme essayer de peler un oignon pour atteindre le véritable oignon » (1999b[1997b])

« (...) le langage ne peut pas, même de façon métaphorique, être muni d'un fond ultime qui recèlerait le vrai. Ce qui loin de déprécier la construction métalinguistique, au contraire en fonde l'exigence. (...) il n'y a pas de fond, mais il reste la matérialité empirique et le raisonnement métalinguistique qui recherche l'invariant formel. (...)  
(...) Le travail métalinguistique n'épuisera pas (...), ni la variété des langues et leur singularité, ni la diversité des textes, car la langue ne se réduit pas (...) à un système fini, fixe et mécanique. C'est même cette réduction impossible qui rend essentielle une réflexion sur l'inévitable réductionnisme de toute étude portant sur la complexité. Soyons des épilucheurs d'oignons lucides et enthousiastes » (2001b:117-118)

## **b) Incessantes relations : le cerveau qui ne s'arrête pas de travailler**

S'il n'y a ainsi pas de fin au travail de « représentation métalinguistique et de raisonnement », c'est parce qu'il n'y a pas de fin non plus au « travail incessant du langage » (Culioli 2001a:284). Et c'est parce qu'au départ déjà, du côté de ce que le langage se donne à dire, rien n'est donné, qu'il suffirait d'avoir dit pour que l'affaire soit conclue – que la chose soit dite et qu'il n'y ait plus qu'à représenter ce qui en a été dit.

On dit des « états de choses ». L'expression intéresse particulièrement Culioli qui la commente en passant par l'équivalent anglais *state of affairs* et son correspondant allemand *Sach Verhalt* : il est question de débat (*sach*), d'affaires, ou de choses au sens de causes, soit donc de « quelque chose à résoudre », à « mettre en question » ; *verhalt* correspond quant à lui à l'idée de « tenir ensemble » (*halt*), que l'on a aussi sans doute dans *état* ou *state*, mais son préfixe *ver* rapporte cet état à une forme de dissimulation, qui est dissimulation « de relations qui se nouent et qui ne sont pas des relations simples ». *Sach* peut alors être rapproché de *seek* (fouiller) : l'état de choses est à fouiller, « un problème que l'on va remplir avec d'autres problèmes ».

Et si la fouille est sans fin, c'est bien parce qu'au fond du fond, en matière de langage comme en manière de pensée, au lieu qu'on ait affaire à des objets tout faits, on n'a que des relations. Culioli cite Paul Veyne : « A cette philosophie d'un objet pris comme fin et comme cause, substituons donc une philosophie de la relation » (Culioli 2008:120). Tout terme est nécessairement en relation avec un autre terme. Ainsi dans tout terme, il y a cette béance, que

---

<sup>16</sup> Ce pour quoi Culioli rappelle souvent qu'il peut difficilement faire sans tableau, où il propose des schémas qui visent à reconstituer le raisonnement : un raisonnement qui hors de ces schémas et des contraintes qui leur sont propres ne peut que très difficilement être formulé. Voir aussi les références à Gilles Châtelet (*Les Enjeux du mobile. Mathématiques, physique, philosophie*. Paris. Editions du Seuil, 1993) sur le parler par gestes des physiciens (évoqué aussi dans Culioli 2008 :116).

Culioli rapporte au grec *kekhênos* : du vide, qui est un appel à autre chose (Culioli 2000). C'est pour cela que le modèle a pu placer au centre de toute la construction des représentations la relation de repérage : une relation qui ne saurait se résoudre à des questions de localisation, qui dépasse la problématique du *landmark* à la Langacker (voir les remarques sur ce point dans Culioli 2000), parce qu'elle tient non pas au fait que les objets linguistiques (ou les objets cognitifs en général) auraient besoin d'être situés, mais au fait qu'ils ne puissent se constituer comme objets hors des relations qui les déterminent.

Ces relations qui font que chaque terme est renvoyé à autre chose que ce qu'il est, induisent alors une complexité qui précisément n'a pas de fin, avec des relations qui se déploient de part en part : un ensemble de relations « dont on n'a pas conscience », mais « où des choses apparaissent », « où il y a toujours des surgissements », « quelque chose qui surprend parce qu'une relation se fait à quoi on ne s'attendait pas ». Ces relations, Culioli les rapporte à une pensée sans langage, indéfiniment à l'œuvre, dont il soutient l'existence, s'appuyant en particulier sur des résultats récents sur le fonctionnement du cerveau qui le montreraient ne cessant pas de travailler y compris au repos<sup>17</sup>. Culioli fait par conséquent l'hypothèse de toute une activité de pensée qui « de temps en temps s'extériorise dans du texte », et qu'il faut décrire en termes de « complexité dans des systèmes désordonnés ».

Parmi les nombreux exemples de cette complexité, on peut retenir la façon dont il décrit ce qui se joue dans toute construction d'individu :

« C'est pourquoi, nous avons sans arrêt l'illusion que lorsque nous disons « un livre », cela signifie un livre et pas autre chose. En fait, derrière, vous avez toute une histoire extrêmement complexe, dont je ne dirais pas qu'elle a disparu ou a été absorbée, je dirais plutôt, sans vouloir faire un clin d'œil qui serait hors de propos, qu'elle est refoulée. Elle est là, elle attend. Vous avez affaire à des phénomènes qui sont pourvus d'élasticité. » (Culioli 2008:136-137)

Cela explique que les opérations en jeu puissent être indéfiniment explicitées (effet d'élasticité), et cela explique aussi que ces explicitations soient tout à la fois la « mémoire » de la façon dont les individus ont été construits, et un incessant renouvellement, avec « toujours quelque chose de nouveau ».

Cette élasticité est ce qui se joue dans ce que Culioli appelle l'activité épilinguistique. Quand certains ont repris le terme d'épilinguistique pour décrire, qu'un discours non savant, qu'un savoir non conscient sur le langage, il se trouve explicitement rapporté dans les conférences (et aussi dans Culioli 1999b[1997a]:18) à la notion d'épigénétique chez Claude Bernard. Bien entendu la notion d'épigénétique est d'abord affaire de genèse, ce qui devrait ne pas se retrouver dans l'épilinguistique. Culioli néanmoins la reprend telle quelle, genèse incluse. Sans doute parce que le langage est selon lui toujours dans la genèse, avec toujours quelque chose de nouveau, et ces complexités refoulées, et tapies, qui attendent. L'épigénétique vise à nommer une forme de mémoire de la cellule retenant son histoire et retenant donc tous les événements qui l'ont fait devenir ce qu'elle est. L'épigénétique associe donc, de manière paradoxale, mémoire et devenir – mémoire et non-déterminisme. Par opposition avec le code génétique qui correspond au prédéterminé par rapport à quoi rien n'advient, l'épigénèse est la mémoire des innovations<sup>18</sup>, prenant acte du fait qu'il y a toujours

---

<sup>17</sup> Culioli fait référence aux travaux du neurophysiologue Lionel Naccache décrivant un « nouvel inconscient ».

<sup>18</sup> A noter que cette théorie de l'épigénèse appliquée aux formes linguistiques peut s'interpréter comme une contrethèse par rapport aux théories de la grammaticalisation : loin que les valeurs des formes dérivent, du

quelque chose de nouveau (non prédéterminé), parce qu'il y a toujours interférence avec l'extérieur, et donc relation. C'est cela qui intéresse Culioli : l'on « ne peut pas fermer le système sur lui-même, car il y a toujours innovation ». L'activité épilinguistique doit s'entendre comme restitution de cette mémoire, et aussi donc comme activité de mise en relation, ce qui implique innovation et déformation.

Ce fourmillement de relations est là<sup>19</sup> même lorsqu'il est laissé dissimulé. Et « l'informulable déborde toujours » : il « forme un halo sur les mots »<sup>20</sup>.

### c) Du halo au lure : le façonnage des formulations

Il y a l'informulable et il y a les formulations : des propositions produites, comblant le *kekhênos* par les relations qu'elles posent. Reprenant un concept rapporté à Whitehead, Culioli décrit ces propositions comme des « lures ». Un lure est un appât. Il s'agit de dire que les phrases qui sont « lancées » sont moins des jugements (vrais ou faux) que des leurres (« non pas une chose, mais une représentation que je fais de la chose »), qu'il s'agit de croire. Une activité de formulation que Culioli compare à celle des pleureuses, qu'il met au départ de la littérature, et qui consiste bel et bien à « envoûter » en construisant des « substituts factices », avec ce que le locuteur a « à portée de main », avec les mots disponibles, qui vont être assemblés, « façonnés » pour « sortir du brouillard » – « pour dire l'indicible qu'on veut dire ».

Le façonnage est ce que l'on opère lorsque l'on associe les mots dont on dispose (« ce que l'on a à portée de main »), lorsqu'on produit des formes, qu'on les « déforme » et qu'on les « reforme », que l'on « passe d'une chose à l'autre », de façon à « élargir le domaine ». On a « façonné (sa) pâte », « de manière à ce qu'elle lève ». Les formes ainsi produites, procèdent de mises en ordre non quelconques, « formes de formes », qui sont en tant que telles « quelque chose qui se tient ». Mais celles-ci n'ont pour autant rien de définitif, avec des relations qui sans arrêt se tissent.

Le façonnage est donc le cœur de la syntaxe : une formation de formes où celles-ci se déforment mais où elles se tiennent. On retrouve une thématique explicitée dans Culioli & Normand (2005:57) : face aux formes, Culioli ne cherche pas à comprendre comment elles s'ordonnent, mais bien plutôt comment elles « interagissent », et comment interagissant, elles construisent du nouveau : une pâte qu'on a « fait gonfler peu à peu » et qui « lève ».

Les exemples de ce façonnage sont nombreux : toutes les familles paraphrastiques peuvent être là convoquées, dont (1), ou (4) ci-dessous, où l'on retrouve d'une déformation à l'autre, à coup de *ça/ce*, *est/vaut*, *de/que*, *bien/pas/vraiment*, à coup d'accompli (*aié fait*), d'infinitif ou d'interrogation, des valeurs différentes, du positif au négatif, de l'envisagé à l'évalué, de l'inclusif à l'exclusif (tout un chacun / toi), tout un façonnage qui exclut de procéder par catégories binaires ou simplement séparées :

- (4) \*C'est la peine de le faire.  
C'est pas la peine de le faire  
C'est pas la peine que tu le fasses

---

lexical au grammatical, ces valeurs sont à chaque instant complexes et à chaque instant la mémoire de tout ce qui est advenu à cette forme.

<sup>19</sup> Voir aussi Culioli (2008:240) évoquant une activité qui « est là, toujours à l'œuvre. »

<sup>20</sup> Sur ce halo, rapporté aussi à un effet de « miroitement », voir Culioli (2011).

C'est la peine de le faire ?  
 C'est la peine que tu le fasses ?  
 \*C'est bien la peine de le faire.  
 \*C'est bien la peine que tu le fasses.  
 C'est bien la peine que tu l'aies fait : négatif  
 ?C'est vraiment la peine de le faire.  
 C'est vraiment la peine que tu le fasses : positif  
 Ça vaut la peine de le faire : positif  
 Ça vaut la peine que tu le fasses : positif  
 \*Ça vaut la peine que tu l'aies fait  
 \*Ça vaut bien la peine de le faire  
 \*Ça vaut bien la peine que tu le fasses  
 \*Ça vaut bien la peine que tu l'aies fait  
 Ça vaut bien la peine qu'on le fasse : positif

De fait l'effet de ces redéploiements est un entrelacs de valeurs et de formes, sans solution de continuité, où l'on passe continûment des unes aux autres, par «intercontact» des unes avec les autres<sup>21</sup>.

#### **d) Emboîtement, intercontact, résonnance**

Les formes se façonnent, mais elles le font de manière non quelconque. D'abord parce que cela veut dire qu'elles « s'emboîtent les unes dans les autres ». Or, c'est en vertu de ce que chaque forme « recèle en elle de signification »<sup>22</sup>, qu'elle « va pouvoir s'accoler » à d'autres formes. Culioli décrit longuement ce qu'il appelle aussi le « feeling » des mots, leur « résonnance », qui correspond au « déclenchement de représentations de type interne qu'un mot déclenche chez vous ». Une résonnance qui a pour effet à la fois de rattacher le mot à d'autres, à la fois de marquer la façon dont il va se trouver affecté par ces rattachements. Or dès lors qu'un mot s'associe à d'autres, il advient beaucoup, tant pour le mot que pour son contexte : « les formes ne sont pas à la retraite » ; même dans les expressions les plus figées où d'autres plaideraient pour une désémantisation (notamment les tenants de la grammaticalisation), Culioli soutient que « les formes continuent à faire pression », avec leur histoire, leurs innovations, leur potentiel de déformation.

Parmi les exemples de ce feeling des mots, on peut citer le cas du mot *tout* et de la façon dont il se déforme d'un contexte à l'autre :

- (5) il y a les contextes où il prend une valeur d'indéfini (quand il peut signifier « quoi que ce soit ») : *Tout enfant réagirait ainsi*
- (5') il y a les contextes où il marque l'exhaustivité : *tout l'univers / Tout m'irrite.*
- (5'') il y a les contextes où il marque qu'il n'y a « plus rien après » : *C'est tout.*
- (5''') il y a les contextes adverbiaux, il marque un haut degré : *tout petit / tout près*

C'est là une série de valeurs dont on voit bien comment elles sont liées les unes aux autres : on passe du parcours indéfini à l'exhaustivité, de l'exhaustivité à cette valeur qui pose qu'il n'y a rien à ajouter, et de là au haut degré. On voit aussi que d'une valeur à l'autre intervient

<sup>21</sup> Un autre exemple de cet entrelacs et de ses effets est celui de ce qui se produit quand *pas* disparaît de *Que ne m'as-tu pas écouté !* : on obtient *Que ne m'as-tu écouté !* où le regret va se trouver mêlé avec une valeur interrogative en sourdine, *que* se rapprochant alors d'un *pourquoi* qui n'était pas là avec *pas*.

<sup>22</sup> Qu'il appelle foliation aussi, sans doute là encore parce que comme pour les roches, elle est mémoire de toutes les déformations du mot, de toutes les innovations qui ont pu constituer son histoire.

un élément qui joue un rôle de plus en plus important, qui est la valeur de point limite, ou de bord : présent en creux dans (5) où toutes les occurrences sont parcourues sans qu'aucune ne manque, il devient central dans (5') où il s'agit de marquer que l'on a été jusqu'aux limites ; il est encore plus présent dans (5'') quand il s'agit de marquer que l'on ne peut pas aller plus loin ; dans (5''') Culioli soutient qu'il n'y a plus que cette notion de point limite, *tout* marquant une stricte adhésion à ce qui fait alors fonction de point d'appui<sup>23</sup> : c'est ce qui expliquerait que l'on ait beaucoup plus difficilement *tout grand* ou *tout loin* parce que *grand* ou *loin* ne donnent pas de point sur lequel s'appuyer<sup>24</sup>.

Dans cette dérive, où la valeur est d'une certaine façon toujours la même, où le « graphe » est le même (une limite, et une accumulation atteignant cette limite), on voit pourtant des variations, mais qui sont liées à la façon dont *tout* se raccroche aux autres mots : « à partir de ce qu'il est – un indéfini –, *tout* a fabriqué de l'autre » – un point limite.

Pour illustrer ces effets de résonance du mot sur son contexte, on pourrait citer aussi les parcours des valeurs et des emplois de *tant* et de *tellement*, qui se distinguent précisément dans la façon dont ils interagissent avec leur contexte, ce qui se manifeste par des distributions partiellement complémentaires :

- (6) *tant et plus* / *tant et tant* / ?? *tant tant*<sup>25</sup>  
 (6') \**tellement et plus*<sup>26</sup> / ? *tellement et tellement*<sup>27</sup> / *tellement tellement*

Au travers de ces contraintes différentes, on mesure le fait que *tant* est fondamentalement une affaire de quantité (*j'en ai tant*), compatible en tant que tel avec l'accumulation et appelant dès lors des *et* cumulatifs, tandis que *tellement* renvoie à une identification qualitative (*un tel*

<sup>23</sup> On revient plus loin sur ces notions de point limite et de point d'appui et ce qui paraît pouvoir les différencier.

<sup>24</sup> Sauf à ce que le « point d'appui » soit donné par ailleurs : par le point de butée des portes ouvertes, et même des oreilles (qui à partir du moment de ce point ne peuvent pas être plus ouvertes) dans *ouvrir tout grand les portes* et *les oreilles* que me signale l'un de mes relecteurs. Je ne sais ce que Culioli dirait du *tout grand merci* belge qu'il me signale aussi. Quant à *tout au loin*, il me semble qu'*au loin* s'oppose bien à *loin* par le fait qu'il renvoie sinon à un point du moins à une zone ou une ligne définies et autonomes, sur lesquelles il est possible d'appuyer son regard.

<sup>25</sup> Un de mes relecteurs me signale un emploi dans un texte de Trenet :

"Et tout ça je le sais  
 Dure depuis longtemps  
 Depuis tant tant d'étés  
 Depuis tant de printemps

*Que jamais rien n'y change*" (Charles Trenet, Frantext S159)

On peut admettre cependant que la prosodie indiquera bien ici que les deux *tant* ne font pas bloc, mais que l'un est la reprise de l'autre ; *tellement tellement* en revanche indique en bloc une quantité plus élevée que ne le ferait *tellement*.

<sup>26</sup> L'astérisque porte sur des emplois où *tellement et plus* ferait fonction d'adverbe de verbe, à l'instar de *tant et plus* dans *je l'aime tant et plus*. On trouve en revanche quelques rares emplois où *tellement et plus* fait fonction d'adverbe d'adjectif : voir "*et pourtant ces textes là sont encore tellement et plus forts*" (Internet) signalé par mon relecteur que je remercie à nouveau.

<sup>27</sup> Mon relecteur signale que *tellement et tellement* est possible comme adverbe quantifieur : *Et puis le mec m'a parlé un peu pour savoir si ça allait mieux et j'ai fait un effort pour dire quelque chose mais il y en avait tellement et tellement que j'arrivais même pas à bien respirer et j'avais le hoquet et de l'asthme comme Madame Rosa, parce que c'est contagieux, l'asthme.*" (Romain Gary, Frantext R616) Là encore c'est la fonction d'adverbe de verbe qui pose problème : ?? *je l'aime tellement et tellement*.

*homme*), susceptible de prendre des valeurs intensives sur lesquelles renchérir (*tellement tellement*), mais sans former une quantité sur laquelle s'appuyer pour cumuler.

Ainsi, dans cette syntaxe des formes, on voit non pas un ordre externe, mais l'action des formes elles-mêmes, décisive (*\*tout loin, ?? tant tant*), et que l'on ne peut pas ignorer sans en venir à exclure de la langue toutes les formes citées en (5) ou (6), qui sont ces formes qui constituent l'hypersyntaxe d'une langue.

### e) De la raréfaction, et de ses effets bouillonnants

En travaillant à justifier ce qui apparaît dans des formes comme celles de (5) ou (6), Culioli remet en cause les théories du figement qui voudraient que ce type de structure n'ait pas à être expliqué, et procède au contraire d'un vidage du sens. Reste qu'il y a bien des phénomènes de figement à l'œuvre dans ce qui fait fonction d'expressions idiomatiques. Du figement motivé, où les formes interagissent, mais du figement tout de même.

Culioli s'y intéresse aussi : le modèle qu'il développe étant un modèle des formes, est un modèle des formes se façonnant d'une part, se figeant d'autre part. Le figement en question n'est pas rapporté à un vidage du sens, loin s'en faut, mais à ce qui est décrit comme un processus de « confinement » : l'« empilement de marqueurs » resserre la relation et construit du « dur, dense », « quelque chose qui fait bloc », et qui se trouve ce faisant « confiné », « replié sur lui-même ».

Or, le confinement fait que « le reste est vide par rapport à ce qui est confiné » : c'est là un phénomène que Culioli rapporte à un effet de « raréfaction », évoquant l'effet d'un arbre isolé dans une plaine, qui est rendu visible par le vide autour. Ce concept de « rare » fait référence au sens latin du mot : il s'agit de désigner « ce qui a du vide autour, des choses qui sont espacées » (Culioli 2008:119), le « vide autour » laissant la place pour « d'autres faits que notre sagesse ne devine pas, ce qui pourrait être autre » (*ibidem*).

C'est dire que le figement ne se réduit pas à un simple effet de resserrement : le confiné en tire « une force particulière » ; il intègre tous ces autres possibles que le confinement a vidé. De là, un retournement dans la description que Culioli en propose : le figement est une « béance », à la mesure de ce vide qui l'entoure. C'est une béance lourde de tous ces dire que « notre sagesse ne devine pas », mais qui sont là, possibles : c'est une « béance bouillonnante ».

Confiné et béant : pour décrire le figement ainsi fabriqué Culioli parle de « clayonnage », faisant référence à un entrelacement de formes qui font clôture. La notion de clôture ici est importante : une clôture est bien plus qu'une fermeture, elle protège du vide extérieur mais aussi le fait voir. Et avec elle, on va pouvoir « passer en dehors de la clôture » : l'expression figée n'est pas seulement bouillonnante, sa « force » est aussi d'enclencher sur la suite, non dite ou non encore dite, derrière la clôture.

C'est ainsi que le confinement en vient à doter les formes que l'on dit figées d'une double dynamique discursive, étant à la fois lourdes de dire possibles (le bouillonnement) et grosses du dire qui suit (au delà de la clôture). On peut juger farfelue une telle conception du figement. En même temps, c'est bien cette idée qui occupe certains de ces spécialistes du figement que sont les grammaires de construction d'une part, les théories de la

grammaticalisation d'autre part, avec des constructions associées à des valeurs pragmatiques et à la construction du discours (Pietrandrea, 2010), et avec les formes grammaticalisées dévolues au déploiement du discours et de la « subjectif(ic)ation » (Traugott, 2010).

Et de fait, tous les exemples de figements sur lesquels Culioli travaille témoignent de cette double dynamique. Ainsi de *si besoin est* formulé par un plombier peu enclin à revenir sur une réparation qu'il juge suffisante et sur un diagnostic qu'il juge suffisamment établi. Derrière la formule bruissent tous les besoins qui pourraient être envisagés, tous écartés comme peu probables et comme possiblement fictifs (inventés par le client qui s'inquiète trop, qui harcèlerait presque). Surtout, avec la formule, la suite implicite, qu'il n'est même pas besoin de formuler, est le classement sans suite : en tout état de cause, rien de plus ne sera fait sur cette plomberie pour laquelle on en a suffisamment fait, et qui n'aura vraisemblablement plus besoin de rien. Culioli salue l'artiste, pantois d'une telle habileté discursive pour éconduire le client à si peu de frais. Le clayonnage est parfait. Culioli y retrouve la ligne qu'il va reconstituer pour toutes ces formules : une « attaque » (*si*), un représentant vide (*besoin*) – pur *kekhênos* –, la clôture elle-même (*est*), qui clot et replie sur *si* (*si = est*, l'un et l'autre posant une existence) pour faire entendre son hypothétique fragilité (*si besoin est toutefois*, ce qui est rien de moins sûr, puisque c'est *si*<sup>28</sup>). Ce clayonnage, le plombier ne l'a certes pas inventé, il est inscrit dans la sagesse des formules, formule heureuse qu'on a retenue, joli coup qu'on ne pouvait que refaire. Le plombier ne l'a pas inventé, mais il aurait pu, et il l'entend parfaitement. Il sait en faire usage.

Parmi les exemples, il en est un autre, magistral : *quand bien même*, pour lequel Culioli explicite soigneusement chacun des éléments en jeu :

- (7) *quand* : marque une « coupure », construit un point d'« attaque » à partir duquel l'énoncé se pose, un « existant fictif » : voir le fait que *quand* ne permet pas de parcours (*\*quand que ce soit / où que ce soit*) et construit par conséquent un « point particulier dans l'espace-temps » ;
- (7') *bien* : « fabrique des possibles », « élargit point par point » le domaine de ce dont je parle, « renforce au fur à mesure » ;
- (7'') *même* : valeur « clôturante », « quand tous les possibles sont épuisés » ; *même* marque qu'il n'y a rien d'autre (voir sa valeur dans *aujourd'hui même* : pas à un autre moment)

Le bouillonnement est là, avec tous ces possibles parcourus et épuisés. Mais aussi, de l'attaque à la clôture, l'expression a construit une concession (« même en concédant tout, il reste que ... ») : c'est ce qui fait sa « force particulière ». Et en l'occurrence, ce qui reste, qui est encore non dit mais que l'expression suffit à faire surgir, est bien de l'ordre du vide, du renoncement, rendant l'expression effectivement aussi béante que bouillonnante.

En déployant cette formule, Culioli vise une phrase de l'*Épître aux Corinthiens*, où la force discursive décrite ci-dessus prend toute son ampleur :

- (7''') Quand bien même je parlerais toutes les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis un airain qui résonne, ou une cymbale qui retentit.

---

<sup>28</sup> A noter que sans ce *est* qui fait clôture pour replier la formule sur l'hypothétique *si*, on aurait *si besoin* avec une toute autre valeur : la clôture serait *besoin*, le terme se repliant dès lors directement sur *si*, donné ainsi comme simple éventualité d'un besoin ; *si besoin* correspond dès lors non plus à la remise en cause de tout hypothétique besoin mais au parcours de tous les besoins virtuels ; et la formule vaut non plus comme fin de non recevoir, mais à l'inverse comme un engagement empressé à y répondre.

On y lit le parcours de tous les possibles qui s'empilent, jusqu'à l'extrême (*et des anges*), et, induit par ce mouvement, de l'autre côté de cette accumulation béante et bouillonnante, le son mat et vide de sens, avec *un* qui remplace *toutes*, *ou* qui remplace *et*, des objets littéralement raréfiés, où même la nomination vacille (*airain* ou *cymbale* / *résonne* ou *retentit*).

Au travers de cet exemple, on comprend que la double dynamique dont il est question est à la fois rhétorique et prosodique, avec son rythme et ses scansion, ses attaques qui sont des attaques sur le plan prosodique aussi, et ses clôtures qui replient le propos prosodiquement aussi (voir la longueur de *même* ; ou dans le *si besoin est* du plombier, la saillance du *est*, particulièrement lourd, isolé par le hiatus après la voyelle finale de *besoin*). Sur le plan rhétorique et sur le plan prosodique, la formule figée est bien une parole : une parole qui s'élève dans l'*Épître aux Corinthiens*, comme dans la désinvolture du plombier.

La syntaxe des figements est jolie non pas seulement pour ses emboîtements façonnés, non pas seulement pour les effets d'entrelacs du clayonnage. Elle est jolie aussi pour cette force rhétorique et prosodique qu'elle déploie : *quand bien même* et tout est dit, les hommes, les langues, les anges et l'airain.

Cette ligne d'analyse que l'on a essayé de reconstituer pour *si besoin est* et pour *quand bien même* vaut-elle pour tous les figements, tous également entrelacés et raréfiés ? Sans doute oui, bien que les entrelacements puissent indéfiniment varier. *Point trop n'en faut* tourne plusieurs fois, *simple comme bonjour* tourne moins, mais toujours avec attaque, clôture et « leurres » (les représentants, qu'ils soient vidés pour *en*, ou imagés comme *bonjour*). Dans tous les cas, les êtres qui utilisent ces formules n'emploient pas des mots sans sens ; ils emploient des mots dont ils entendent bien la portée et les effets – dont ils connaissent le feeling.

### e) Un espace organisé vectoriellement

Instauration d'existants fictifs, empilement de possibles, clôture, ces opérations, parmi d'autres, organisent la syntaxe et organisent les relations qu'elle élabore. Elles sont la résultante des formes qui se trouvent entrelacées. Mais elles répondent aussi à une topologie, qui est une topologie « vectorielle », et qui est celle de la « fabrication de l'espace » dans lequel se déploient les valeurs qui sont élaborées.

Culioli reprend à Poincaré l'idée que l'espace dans lequel on peut vouloir localiser un objet est un espace représentatif différent de l'espace géométrique : il le cite notamment à propos de l'espace moteur « qui aura autant de dimensions que nous avons de muscles » (citation de *Science et hypothèse*, p.80-81), qui est non pas neutre mais orienté avec des orientations variées, et dans lequel un objet est localisé non par une position mais par les « mouvements qu'il faudrait faire pour l'atteindre » (citation de *La valeur de la science*, p. 84). Cela suppose une caractérisation « vectorielle » des objets en question, intégrant les mouvements plutôt que les positions. Ces caractérisations vectorielles se retrouvent dans l'activité de langage, avec un espace énonciatif qui, loin d'être tout prêt et tout formaté, se voit lui aussi diversement structuré au gré des façonnements opérés. En l'occurrence le formatage opéré par les formes en lice correspond à la construction de positionnements énonciatifs, à partir desquels se construit de la pensée (« des positionnements de pensée »).

C'est dire que si rien ne vient ordonner les formes, ce qu'elles construisent obéit à ces caractéristiques vectorielles qui organisent les relations : pour en rendre compte



« l'intercontact n'est pas suffisant », il faut interroger les propriétés vectorielles de l'espace en question.

Parmi ces propriétés, il y a d'abord le fait que tout point soit un vecteur, ce qui signifie qu'il est comme « une tentacule qui se lance dans une direction » et se projette, appelant des mises en relation : c'est l'idée du *kekhênos*.

Il y a aussi l'inertie propre au vide, dont on a vu qu'il est à la fois constitutif de toute relation et constitutif des effets de figement. Les relations sont la résultante de ce vide qu'elles travaillent à combler ; les figements ont pour condition un vide alentour qui les rend visibles mais qu'aussi ils déploient. Dans les deux cas, le vide se trouve sinon renforcé du moins maintenu par ce qui l'emplit. Cela correspond en fait à une topologie bien connue, celle que raconte l'histoire du lièvre qui ne rattrapa jamais la tortue (parce qu'elle avançait toujours un peu plus à mesure qu'il se rapprochait pour combler son retard) et que matérialisent les asymptotes avec une distance persistant indéfiniment, à mesure qu'elle se réduit. Ainsi, c'est une forme de contre-force que le vide met en œuvre, le vecteur de la mise en relation venant alors s'opposer à ce contre-vecteur que lui oppose le vide se maintenant.

Ce jeu de forces antagonistes explique beaucoup de retournements de valeurs qui intéressent particulièrement Culioli, comme celle qui conduit le mot *fast* à signifier selon les langues qui se le partagent, soit « vite » (quand la tentacule est lancée face au vide), soit « presque » (quand le vide se fait visible), soit encore une itération (quand il faut lancer des tentacules encore parce que le vide n'est toujours pas comblé), soit enfin une concession et l'impuissance (ce que l'on a visé est toujours là à attendre), quand la contre-force s'est mise en action.

Il est cependant une autre forme de retournement : celui qu'induisent cette fois des sortes de points pivots, séparant deux zones, mais ordonnant aussi dès lors deux orientations opposées, avec de l'une à l'autre la frontière comme point de « bascule ». Parmi les cas de figure que Culioli analyse dans ces termes, on peut citer le cas de *mais* décrit dans Culioli (2008), qui est passé du « plus » de *magis* à ce qui fait son sens actuel, où on a basculé « dans une autre zone qui est dans une relation de contrariété par rapport à la première. » (p.125).

Orientation et contre-orientation sont de fait ce qui ordonne les entrelacements des figements et de leurs clayonnages : ainsi de la formule *Point trop n'en faut* enchainant dans une inversion (l'ordre inversé de *point trop n'en faut* par rapport à la forme *il n'en faut point trop*, elle-même inversée avec son sujet « apparent » impersonnel *il* venant anticiper et retourner le sujet « réel » qui était ici *trop*), butée (*point*), dépassement (*trop*), explétion (*n'*), reprise inversée (*en*) et faille (*faut*). Décrire ces tours et détours à la fois élémentaires et récurrents est l'un des enjeux de la recherche culiolienne pour essayer de comprendre ce que la formule dit – ou plutôt fait – et comment elle le fait. Et pour cela, graphes, flèches et retours doivent se combiner, s'inverser, se redoubler<sup>29</sup>. Au tableau, Culioli y travaille.

## f) Les gestes mentaux

Aux commandes donc de cette syntaxe des formes et de leurs façonnements, les formes et leur feeling propre d'une part, le travail vectoriel avec les jeux de limite et de bascule d'autre part.

---

<sup>29</sup> Sur les graphes et plus généralement la formalisation dans la théorie culiolienne récente, on peut se reporter à Culioli (2011), et pour une autre lecture elle aussi attentive à ces évolutions, à Ducard (2009) et Ducard (2016).

Le dernier étage de ce modèle explicatif est cognitif et anthropologique : façonnements, emboîtements, attaques, clôturages, retournements et relances procèdent non d'ordres linguistiques arbitraires, mais de gestes anthropologiques les plus primitifs. Culioli invoque Leroi-Gourhan. Il mobilise les gestes traditionnels du pétrissage et du clayonnage, mais aussi les jeux de marelle, les jeux de dés, des pratiques de crochetages de branches, etc. Il montre la complexité de chacun, à la mesure de la complexité anthropologique des cultures qui les intègrent<sup>30</sup>. Et il soutient que ce sont ces mêmes gestes qui ordonnent le façonnement des formes langagières.

Derrière cette notion de geste, il ne faut pas voir une forme de métaphore visant à imaginer ce qui serait le travail énonciatif : il ne s'agit certes pas du geste de clayonnage lui-même, il s'agit d'un geste mental, mais le geste de clayonnage est un geste mental autant que physique ; séparer le mental du physique n'aurait pas de sens, sauf à avoir des théories un peu hasardeuses divisant corps et esprit en la matière. En parlant, on fait pareil, avec ce qu'on a à disposition : des formes langagières.

La jolie syntaxe culiolienne est une syntaxe de ces gestes mentaux que sont les gestes ordinaires. Dans cette mesure elle est à fondement cognitif. Mais au lieu que la cognition soit une simple affaire de pensée, elle est action sur le monde, et au lieu qu'elle soit extérieure au langage, elle est aux commandes des énoncés que l'on produit et des façonnages qu'on y opère.

Il s'agit de gestes, et un geste ne saurait se réduire à une suite d'opérations élémentaires. C'est dire que dans cette syntaxe-là, on ne décompose pas, on ne désarticule pas. Il n'y a pas de structures minimales (arbres, syntagmes ou autres) et pas non plus d'unités minimales (opérateurs ou variables) qui fonderaient l'algèbre des gestes effectués. On suit, on restitue, on reconstitue à l'aide de graphes. C'est de topologies qu'il s'agit. Et ces topologies sont celles sur lesquelles s'ordonnent les gestes fondamentaux de la pensée humaine, avec leurs finalités, leurs suspens, leurs cadences, leurs revirements : pétrir, clayonner, lancer, crocheter.

====

La syntaxe que Culioli déploie dans ces conférences (et dans les textes qui ont pu être publiés parallèlement) est une syntaxe dont j'espère ici avoir fait entendre les enjeux. Ce qu'elle donne à apprécier du geste énonciatif, simple, hardi, efficace, est d'un joli sans égal. Difficile à cerner – les graphes sont difficiles à suivre – mais jamais réducteur : le geste de l'énonciation restitué dans toute sa précision. Au point qu'on ne sache pas parfois si l'on a fait autre chose que de répéter ce que l'on visait à restituer et à décrire : restituer ce qui se joue dans *Point trop n'en faut*, en répétant le geste de ce *point* lancé, enlacé à *trop*, repris par *n'*, retourné par *en* et cloturé via *faut*. Souvent, pour nous qui écoutons, le joli tourne à la fascination hébétée. Mais le geste au tableau est juste.

Une syntaxe au geste. Reste à voir ce que l'on peut en faire, quand on n'est pas Culioli. Quand Culioli écrivait sur *bien*, ou sur l'aoristique, ou sur *ga* en japonais, on voyait à peu près quoi faire : continuer sur les adverbes, sur les temps, sur les particules, chercher leurs valeurs, leurs effets, leur fonctionnement. Comment faire pour continuer sur le chemin des

---

<sup>30</sup> Cela donne lieu à des charges contre « une bonne partie des cognitivistes (qui) n'ont jamais entendu parler d'anthropologie culturelle, n'ont jamais été parmi des populations à tradition orale, n'ont jamais été voir ce qui se passe quand on organise la survie avec ce qui est à portée de main (...) » (Culioli 2008:127)

façonnements que *quand bien même* opère ? Apprécier à notre tour. Et travailler à entendre et à reconstituer les jolis gestes qui s'opèrent dans l'entrelacs des formulations : la prosodie sans doute, le rythme, la dynamique, les implicites, et aussi les contraintes topologiques qui interagissent et qui façonnent le geste énonciatif. Tout un programme, qui nous attend déjà.

## Références

- BENVENISTE, É. (1966 [1962]), « Les niveaux de l'analyse linguistique », *PLG* 1, 119-131.
- CULIOLI, A., (1990 [1978]), « Valeurs modales et opérations énonciatives », in *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 1, Paris, Ophrys, 135-155.
- CULIOLI, A., (1990 [1987]), « La linguistique de l'empirique au formel », in *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 1, Paris, Ophrys, 9-46.
- CULIOLI, A., (1990 [1989]), « *Donc* », in *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 1, Paris, Ophrys, 169-176.
- CULIOLI, A., 1997, « Subjectivité, invariance et déploiement des formes dans la construction des représentations métalinguistiques », in C. FUCHS, S., ROBERT, *Diversité des langues et représentations cognitives*, Paris, Ophrys.
- CULIOLI, A., (1999a [1982]), « Rôle des représentations métalinguistiques en syntaxe », in *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 2, Paris, Ophrys, 95-114.
- CULIOLI, A., (1999b [1982]), « A propos de *quelque* », in *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 3, Paris, Ophrys, 49-58.
- CULIOLI, A., (1999b [1992]), « Quantité et qualité dans l'énoncé exclamatif », in *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 3, Paris, Ophrys, 125-134.
- CULIOLI, A., (1999b [1997a]), « À propos de la notion », in *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 3, Paris, Ophrys, 17-33.
- CULIOLI, A., (1999b [1997b]), « Accès et obstacles dans l'ajustement intersubjectif », in *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 3, Paris, Ophrys, 91-100.
- CULIOLI, A., (1999b [1998]), « *Non mais, des fois !* », in *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 3, Paris, Ophrys, 135-142.
- CULIOLI, A., 2000, « La théorie des opérations énonciatives », conférence : [http://www.canal-u.tv/video/universite\\_toulouse\\_ii\\_%20le\\_mirail/la\\_theorie\\_%20des\\_operations\\_énonciatives\\_antoine\\_culioli.7883](http://www.canal-u.tv/video/universite_toulouse_ii_%20le_mirail/la_theorie_%20des_operations_énonciatives_antoine_culioli.7883)
- CULIOLI, A., 2001a, « *Heureusement !* », in *Saberes no Tempo – Homenagem a Maria Henriqueta Costa Campos*, Lisboa, Edições Colibri, 279-284.
- CULIOLI, A., 2001b, « *J'allais me laisser faire, peut-être !* », in *De la syntaxe à la narratologie énonciative*, Paris, Ophrys, 109-118.
- CULIOLI, A., 2002, « JE VEUX ! Réflexions sur la force assertive », in BOTELLA C. (éd.), *Penser les limites. Ecrits en l'honneur d'André Green*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 102-108.
- CULIOLI, A., 2008, « Nouvelles variations sur la linguistique », *Vivre le sens*, Paris, Seuil, 113-145.
- CULIOLI, A., 2011, « Gestes mentaux et réseaux symboliques: à la recherche des traces enfouies dans l'entrelacs du langage », *Faits de langues*, 3, 7-31.
- CULIOLI, A. & NORMAND, C., 2005, *Onze rencontres sur le langage et les langues*, Paris, Ophrys.
- DAMOURETTE, J., PICHON, E., 1927, *Des mots à la pensée*, tome 1, Chapitre VII, Artrey.
- DESAGULIER, G., 2015, « Le statut de la fréquence dans les grammaires de constructions: simple comme bonjour? », *Langages*, 99-128.

- DE VOGÜÉ, S., 2012, « A la recherche des paramètres de l'élaboration du sens au sein des énoncés », *Corela. Cognition, représentation, langage*, (HS-10).
- DUCARD, D., 2009, « Le graphe du geste mental dans la théorie énonciative d'A. Culioli », *Cahiers parisiens, Parisian Notebooks*, 5, 555-576.
- DUCARD, D., 2016, « La formalisation dans la théorie des opérations énonciatives: formes, formules, schémas », *Dossiers d'HEL*, 9, 113-122.
- GOLDBERG, A., 2006, *Constructions at work – The nature of generalization in language*, Oxford University Press.
- MILNER, J.C., 1989, *Introduction à une science du langage*, Paris, Seuil.
- PIETRANDREA, P., 2010, *Constructions grammaticales et discours*. Thèse d'habilitation. Linguistique. Université Sorbonne Nouvelle Paris III.
- SAUNIER, E., 2018, « Passer, prendre, mettre du temps à / pour faire quelque chose : trois modes de construction d'une relation entre sujet, temps et procès », *Travaux de linguistique*, 76, 113-151.
- SIOUFFI, G., 2007, « Du sentiment de la langue aux arts du langage », *Ela, Études de linguistique appliquée*, 3, 265-276.
- TRAUGOTT, E. C., 2010, « (Inter) subjectivity and (inter) subjectification: a reassessment », in EC Traugott, K Davidse, L Vandelanotte, *Subjectification, intersubjectification and grammaticalization*, Berlin: De Gruyter Mouton, 29-71.